

L'enrôlement désabusé

Grégory Lemay, *C'était moins drôle à Valcartier*, Hélotrope, 2013, 157 p.

Laurence Côté-Fournier

Number 301, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté-Fournier, L. (2013). Review of [L'enrôlement désabusé / Grégory Lemay, *C'était moins drôle à Valcartier*, Hélotrope, 2013, 157 p.] *Liberté*, (301), 43–43.

L'enrôlement désabusé

Grégory Lemay résiste en vain à l'attraction du service militaire.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

POUR EXPLORER l'univers kaki de l'armée canadienne, Grégory Lemay a choisi une lorgnette dont l'étroitesse surprend d'abord. Le roman n'explore pas le rôle politique joué par les soldats, pas plus qu'il ne propose des observations sociologiques sur leur provenance ou leurs motivations. De l'armée, nous ne voyons que les entraînements idiots et répétitifs que subit la jeune recrue Grégory Lemay, seize ans, lors d'un été

passé sur la base militaire de Valcartier. De plus, le roman est, sur le plan narratif, plutôt plat : il ne se passe pas grand-chose durant ces quelques mois d'enrôlement, aussi pénible que ce temps paraît à l'adolescent. Bien que Grégory, sensible et frêle, ressemble à l'un de ces personnages victimes du ressentiment des autres recrues, comme le Baleine de *Full Metal Jacket*, il parvient à s'acquitter de ses tâches honorablement. Et si l'armée séduit les

Grégory Lemay, *C'était moins drôle à Valcartier, Hélioïtrophe*, 2013, 157 p.

soldats en herbe autour de lui, il est clair que Grégory, étranger à l'enthousiasme de ses condisciples, ne signera jamais les papiers pour prolonger sa carrière militaire au terme du mois d'août.

C'est le ton du roman qui fait son intérêt, sorte d'impassibilité pince-sans-rire qui rappelle certains écrivains publiés aux éditions de Minuit. Revenant sur une expérience de jeunesse, le narrateur raconte le ridicule des rituels, l'attente interminable qui meuble le temps d'entraînement et les simulations qui, censées le préparer pour la guerre, ne font que démontrer d'avance son absurdité. L'enrôlement de Grégory, manière audacieuse de gagner un bon salaire pour quelques mois, avait des airs de boutade. Une fois à Valcartier, le narrateur maintient une posture détachée. Contrairement à son compagnon de tente, il ne bichonne pas son fusil comme une femme et réaffirme sa lucidité en qualifiant tout de «cinématographique» et de «surréaliste».

Or, non seulement la désinvolture initiale de Grégory s'effrite-t-elle rapidement, mais sa posture

de retrait, si elle lui permet de ne pas succomber aux sirènes militaires, s'avère vaine. «La fille de l'armée, c'est la recrue», dit-on, et le délicat Grégory se découvre des pensées troubles pour les plus robustes de ses frères d'armes, sans savoir s'il les désire vraiment ou s'il envie leur force, dans ce paradis des prouesses viriles où le mot «couilles» sert de cri de ralliement. L'armée parvient ainsi, en martelant sa vision unique de la masculinité, à retravailler les identités corporelles d'une manière assez insidieuse pour que même la plus maligne des recrues en sorte confondue. Le recours au second degré n'est pas suffisant pour miner la puissance de l'armée, qui n'a rien à faire des critiques inoffensives du narrateur et continue sans broncher de formater les corps même si certains esprits lui échappent. **L**

La vie est pleine de choses redoutables

De l'art de manger les jeunes filles

JULIEN LEFORT-FAVREAU

EN 1981, ISSEI SAGAWA, jeune japonais en échange à Paris, assassine puis dévore sa collègue de classe, Renée Hartevelt, non sans avoir pris soin de documenter la scène en prenant des photographies. Nicole Caligaris étudiait avec eux et a échangé quelques lettres, que l'on peut lire à la fin du *Paradis entre les jambes*, avec le célèbre «Japonais cannibale».

Partant de ce fait divers, Caligaris, l'une des auteures les plus injustement méconnues de la

littérature française contemporaine, se livre à un «autoportrait intérieur». Trente ans plus tard, relisant les lettres de Sagawa, cet événement lui apparaît toujours aussi incompréhensible et elle contemple cette bêtise qui a pu la pousser à écrire à un meurtrier en prison. Elle en «affronte l'opacité». *Le paradis entre les jambes* évite toutefois habilement le sensationnalisme, cette mise en spectacle de l'horreur à laquelle Sagawa a lui-même participé, se livrant à de sordides

plaisanteries gastronomiques à la télévision japonaise, préfigurant l'ère de la télé-réalité dans laquelle nous pataugeons toujours.

Si Caligaris ne cherche pas à expliquer cet acte incompréhensible, en revanche, son souvenir provoque chez elle plusieurs questions, dont certaines la forcent à remonter jusqu'à sa propre enfance. Comment un acte qui transgresse tous les interdits d'une société est-il possible ? Pourquoi les hommes dévorent-ils les jeunes filles, et non pas l'inverse ? Pourquoi les femmes devraient-elles croire qu'elles ont un «paradis entre les jambes» ? Certains passages du livre évoquent avec puissance sa volonté de se défaire des déterminations sociales et sexuelles ainsi que le rôle que la littérature a joué dans cette émancipation. Notons que la littérature a d'ailleurs un rôle important dans toute cette histoire. En effet, c'est l'amour des lettres qui unit Sagawa et Caligaris et qui les a fait se rencontrer sur les bancs d'école ; c'est aussi à cette époque qu'elle a décidé de devenir écrivaine. En revenant sur

cette période de sa vie, elle expose donc crûment la scène originale de son écriture. *Le paradis entre les jambes* réussit à maintenir toutes ces choses redoutables que sont la folie meurtrière, la découverte de la sexualité et l'art dans leur opacité. Jamais Caligaris ne tente de «raccorder» les éléments, et ce sentiment d'incomplétude hante le lecteur longtemps après avoir refermé ce livre fascinant.

Pourquoi les hommes dévorent-ils les jeunes filles, et non pas l'inverse ?

Le rôle de la littérature, nous dit en creux Caligaris, n'est ni celui du journalisme, qui de plus en plus ne fait que colporter la rumeur publique, ni celui de la justice, qui ramène l'horreur à l'humanité. «L'écrivain sait qu'il est coupable», écrit-elle, réaffirmant sans ambages la capacité de la littérature à tout dire, même si, au final, elle ne procure aucun réconfort. **L**